

Lorsque M. Berlioz annonça une série de fêtes musicales au cirque des Champs-Élysées, ses amis pouvaient craindre qu'il n'échouât dans cette entreprise hardie. En effet, sans parler des frais énormes que le bénéficiaire devait farce d'abord pour transformer un cirque en salle de concert, pour éclairer ou chauffer un local aussi vaste; sans parler des difficultés sans nombre qu'il devait rencontrer dans la formation de son orchestre et de ses chœurs, dans le travail des répétitions, rendues souvent incomplètes ou insuffisantes par d'autres répétitions qui réclamaient impérieusement la présence des artistes aux théâtres lyriques. M. Berlioz avait à lutter contre le rigueur de la saison et les variations atmosphériques, lesquelles, dans le cœur de l'hiver, rendent souvent impraticables à la foule des promeneurs les abords du cirque des Champs-Élysées. En outre, dans un moment où tout Paris est saturé de musique, où l'Opéra, les Italiens, le Conservatoire, les concerts de Félicien David, se partagent la foule des dilettantes, et répondent aux goûts les plus divers, M. Berlioz pouvait-il espérer un de ces succès qui satisfont à la fois le bénéficiaire et l'artiste? Voilà ce qu'on se demandait de tout côté.

L'événement a justifié l'audace de la tentative. Dimanche dernier malgré l'élévation du prix des places, le cirque s'est trouvé à peu près plein, comme aux belles soirées de Franconi. La foule encombrait la vaste galerie des secondes, et les premiers ne laissaient apercevoir que bien peu de vides. Mais aussi, 10 francs les premières, c'était trop, quand on pense qu'il faut deux ou trois mille personnes pour remplir ces vastes gradins.

M. Berlioz avait fait, dans son programme, une part aux auteurs pour lesquels il professe un véritable culte, et pour lesquels aussi il a beaucoup contribué à réveiller notre admiration. Aussi, à côté de trois fragments de la *Messe des morts*, se montraient dix fragments de Gluck, cinq tirés des deux *Alceste*, italienne et française, cinq de l'*Orphée*, un fragment de Piccinni, et le merveilleux concerto en *mi bémol* de Beethoven. C'est à cet acte de modestie, il faut le dire, qu'il doit attribuer l'espèce de froideur qui a accueillie une partie de la seconde moitié de son concert, et qui a si malheureusement contrasté avec l'enthousiasme excité par la première.

En général, les morceaux choisis par le bénéficiaire n'étaient pas de nature à produire leur effet dans un aussi immense local.

Le chœur du *Sommeil d'Atys*, de Piccinni, quoique fort beau, aurait nécessairement, dans de pareilles conditions, endormi l'auditoire s'il n'eût été exécuté au commencement de la séance, et la plupart des fragments d'*Alceste* et d'*Orphée* n'étaient pas certainement propres à le tenir éveillé. Ces morceaux sont superbes à la scène, ou dans une salle comme celle du Conservatoire: mais il fallait se borner aux grands effets, tels que le chœur des *Divinités infernales*, et élaguer tous les fragments d'un caractère placide et calme. Dans un local où les auditeurs sont placés à une trop grande distance des exécutants, de pareils morceaux se réduisent à un murmure sourd et confus.

Or, la première condition, pour que la belle musique soit appréciée, c'est que toutes les parties de la composition soient mises en relief, et que le public reçoive de l'exécution des perceptions distinctes et complètes. Que dirait-on d'un tableaux dont on ne pourrait apercevoir que le premier plan, et dans les groupes secondaires une multitude de détails se déroberaient aux regards?

C'est pour cette raison que le concerto en *mi bémol* de Beethoven, cette véritable symphonie avec piano principal, quoique admirablement rendue par M. Hallé, qui, déjà, dans ce même concerto, avait obtenu de si brillants succès au Conservatoire; c'est pour cette raison, disons-nous, que ce concerto n'a produit qu'un très-faible effet sur le public. Ces jeux d'orchestre et de rythmes, ces finesses d'instrumentation, ces dialogues piquants du piano et des instruments divers, toutes ces richesses étaient presque entièrement perdues. Aussi, à cause de cela, nous abstiendrons-nous de porter un jugement sur la nouvelle ouverture de M. Berlioz, la *Tour de Nice*, exécutée pour la première fois dans cette solennité. Sous le rapport de l'orchestration, de la grandeur du plan et l'ampleur des développements, cette ouverture nous a semblé digne de son auteur; mais quant au mérite de l'idée principale, nous avouons qu'elle ne nous a laissé que de vagues impressions. Peut-être une seconde audition nous laissera-t-elle des impressions plus favorables et des souvenirs plus précis.

Le grand effet, l'effet de masse, a été produit par les fragments du *Dies iræ* du *Requiem* des Invalides. Cette grande phrase de plaint- // 29 // -chant [plaintchant, plainchant], articulée par les basses, cette réponse plaintive des voix de femmes, ces deux motifs qui marchent ensemble, ces mouvements impétueux de l'orchestre, aussitôt comprimés, cet effroi qui va croissant, cette foule qui se presse haletant à vallée de Josaphat, cette fanfare du Jugement dernier qui éclate sur le *tuba mirum*, et semble se répercuter aux quatre coins du monde, ces syncopes terribles, ces syncopes terrible, ces convulsions de l'univers tout entier qui s'abîme dans le néant, cette voix menaçante qui s'élève sur le roulement des timbales, ce retour de la trompette céleste, cette stupeur du *mors stupebit*, puis cette grande lamentation du *lacrymosa*, ces voix suppliantes qui demandent grâce, ces deux notes *mi* et *fa* qui grincent dans l'orchestre comme pour représenter la séparation des bons et des méchants, des boucs et des brebis, tout cela a vivement ému la foule; un frisson électrique courait dans toutes les parties de la salle, et les applaudissements, qui deux fois avaient accompagné ces accents formidables, ont fait une triple explosion quand le morceau a été fini. C'est que c'est là de la vraie musique de festival, de la musique à grosses notes, à grand effet, de la musique tracée à grands traits. Sous ce rapport, le répertoire de M. Berlioz est riche; son finale de *Roméo et Juliette*, toute la symphonie funèbre et triomphale, des fragments de la *Fantastique*, son *Hymne à la France*, qui a dignement couronné la séance de dimanche dernier, sont autant de compositions dont l'effet sera toujours saisissant; et s'il des emprunts aux autres compositeurs, nous l'engageons à ne perdre jamais de vue qu'il ne suffit pas que la musique soit belle, mais encore qu'elle doit être en rapport avec les conditions matérielles

du local. Malgré ces observations, la séance de dimanche dernier sera un encouragement pour M. Berlioz. Le public lui a témoigné de vives sympathies et a applaudi à sa noble entreprise; mais il ne doit pas oublier qu'un concert n'est pas un festival.

LA FRANCE MUSICALE, 26 janvier 1845, pp. 28-29

Journal Title: LA FRANCE MUSICALE
Journal Subtitle: None
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 26 JANVIER 1845
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: HUITIÈME ANNÉE
Year: 8
Series:
Pagination: 28 à 29
Issue: 4
Title of Article: CONCERT DE M. BERLIOZ AU CIRQUE DES
CHAMPS-ÉLYSÉES.
Subtitle of Article:
Signature: J. D'ORTIGUE.
Pseudonym:
Author: Joseph d'Ortigue
Layout: Internal main text
Cross-reference: